

**RHÉA
GALANAKI**

L'ULTIME HUMILIATION

ROMAN

**TRADUIT DU GREC
PAR LOÏC MARCOU**

GALAADE ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : Η ΑΚΡΑ ΤΑΠΕΙΝΩΣΗ
ÉDITEUR ORIGINAL : KASTANIOTIS EDITIONS S.A.
ISBN ORIGINAL : 978-960-03-5882-7
© RHÉA GALANAKI – KASTANIOTIS EDITIONS S.A., ATHENS 2015

© GALAADE ÉDITIONS, 2016
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
ISBN : 978-2-35176-433-6
E-BOOK : 978-2-35176-434-3

PHOTO AUTEUR : © HENRY-TSANAI
ILLUSTRATION BANDEAU : © LOUISA GOULIAMAKI / AFP

GALAADE ÉDITIONS
28, RUE DES TROIS BORNES, 75011 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

À Cybèle

« *Et puis tu vois que sans les mots tout manque de consistance...* »
Titos Patrikios, *La Poésie te trouve* (poème VIII), Athènes, 2012.



DEUXIÈME PARTIE

2

Les rues étaient noires de monde. Quel ravissement de pouvoir se promener en toute liberté, bras dessus bras dessous, comme deux jeunes et tendres amies d'une autre époque! Quel plaisir de pouvoir déambuler dans la grande parade en commentant ce qu'on voit et ce qu'on ressent ou, au contraire, de garder le silence en flairant des miracles en si grand nombre derrière les choses admirables qui vous entourent. Personne pour vous surveiller; personne pour vous interdire d'acheter aux marchands ambulants des dizaines de brochettes d'agneaux à la qualité suspecte; personne pour vous interdire de les partager avec les compagnons de route que le hasard a placés sur votre chemin; personne pour vous interdire de boire à pleine gorgée des cannettes de bière ou de coca-cola; personne pour vous interdire de vous asseoir à même le sol, sur le trottoir, et de crier à tue-tête des chants venus de votre jeunesse morte et enterrée de longue date et de célébrer cette résurrection à chaudes larmes. Personne pour vous interdire de crier des slogans tantôt intelligibles, tantôt parfaitement incompréhensibles. C'était si beau qu'elles auraient pu en hennir de bonheur, ces deux pouliches, tout en batifolant dans leur prairie verdoyante.

Assises sur le rebord d'un trottoir, elles voyaient défiler à pas lents et cérémonieux une foule de gens, des hommes et des femmes rassemblés en groupes distincts, qui se succédaient sans répit, telles des vagues dans la mer. « Des vagues d'une marée humaine immense, vibrante, infinie », auraient titré les reporters d'antan à la une de leurs quotidiens favoris. C'étaient là des expressions que les journalistes actuels évitent d'employer quand elles les entendaient commenter

d'autres manifestations du même acabit. Tirésia subodorait que c'était sans doute par peur que les journalistes s'abstenaient d'utiliser les belles formules d'autrefois, qu'ils recouraient désormais à des expressions footballistiques. Par peur de Catherine, leur mystérieuse pensionnaire, mais peut-être aussi des coups de griffe du chat Balthazar quand il était en rogne. Dans le salon du foyer, tout le monde écoutait le journal télévisé du soir et chacun réagissait à sa façon.

Il y avait là une véritable marée humaine. Les manifestants défilaient par vagues dont la crête, dépourvue de guirlandes d'écume blanche, était liserée d'immenses banderoles dépliées sur de grosses baguettes de bois tenues par des hommes en colère, des forts-à-bras. Et sur les bandes d'étoffe blanches, jaunes, rouges se succédant sans fin, les deux femmes lisaient de près ces petites expressions qui composaient la tragédie des Athéniens d'aujourd'hui. Il y avait des formules exigeant que justice fût rendue, des formules intimidantes, des formules destinées à raviver la mémoire, des formules à vous faire larmoyer. Telle devait être, conclut Tirésia, à l'heure actuelle, la poésie de la tragédie, au cœur, précisément, de la première cité à l'avoir jadis conçue et à avoir ainsi acquis le triste privilège de l'immortaliser. Athènes est au sens propre une tragédie : voilà ce qu'avaient écrit sur les banderoles les gens défilant par vagues interminables.

Et il ne semblait pas y avoir de cas isolés ou de rôles à part dans cette tragédie moderne : c'était, au sens propre, l'âme d'une ville qui expirait devant elles. Seul le chœur de cette tragédie contemporaine conservait quelques éléments de son origine antique. En effet, les deux femmes ne cessaient d'entendre le coryphée – un homme qui marchait en tête – hurler dans un mégaphone certaines formules écrites sur les banderoles, et le chœur des temps modernes les répéter en adoptant une voix rythmée et une démarche cadencée. Le chœur, c'était cette foule nombreuse et innombrable, c'étaient ces groupes

constitués de centaines d'hommes et de femmes avançant de manière cérémonielle sur la scène des avenues pour protester contre les maux qui les frappaient.

« Nous y sommes ! » Les deux femmes s'enlacèrent et s'embrasèrent avec effusion, à l'endroit même où elles étaient assises, dès qu'elles s'en furent rendu compte : enfin, elles se trouvaient au cœur de cette réalité qu'elles voyaient à la télévision, de cette chose étrange, interdite et inaccessible, surtout pour elles. Enfin, elles participaient à la représentation d'une tragédie moderne, sans metteur en scène, acteurs, ni musique, montée par les seuls Athéniens pour les seuls citoyens d'Athènes. Tout se passait comme si le vin rituel de la tragédie avait coulé à flots, à moins qu'il ne se fût agi de ce sang indispensable au genre tragique, et qu'il ait enivré tous les Athéniens, les invitant à participer à ce spectacle à ciel ouvert, populaire, sacré. Chacun représentait sa tragédie personnelle, qui se transformait aussitôt en tragédie collective dans cette ville associée sans retour au genre tragique. Pourtant, cette tragédie ne semblait pas avoir de fin et ne semblait pas non plus provoquer de *catharsis*, car les mêmes malheurs ne cessaient de se reproduire, invariablement.

À la vérité, les deux femmes ne comprenaient pas toutes les expressions employées dans cette tragédie, entendons par là les slogans écrits sur les banderoles. Leur vocabulaire étant depuis longtemps figé, elles ignoraient le sens de certains termes. En revanche, quelques formules restaient inchangées. Les deux femmes étaient ravies quand elles lisaient les mots compréhensibles ayant survécu à leur jeunesse, des mots simples et très connus, parfois complexes dans leur simplicité même. Vrais et percutants, ils semblaient avoir échappé à l'écoulement du temps, à l'évolution de la société. Elles les criaient à tue-tête, du tréfonds de leur âme et du fin fond de leur vie, convaincues

de se trouver elles aussi sur la scène, c'est-à-dire dans la rue, avec les autres gens, et non de se borner à assister à la représentation assises sur un bout de trottoir. Mais les termes nouveaux qu'elles ne connaissaient que par le truchement de la télé, elles ne les comprenaient pas trop en vérité. Pourtant, elles avaient l'impression que c'étaient surtout ces mots nouveaux qui définissaient le tragique du moment et qui le distinguaient des petits problèmes des époques précédentes. Elles avaient beau ne pas comprendre toutes les répliques de la pièce, elles assistaient bel et bien à une tragédie.

Elles ne comprenaient pas non plus tous les ordre criés, tous les slogans rythmés comme des propos versifiés. Les eussent-elles compris qu'elles ne les auraient sans doute pas tous cautionnés. Qui sait? Si ç'avait été à elles de les choisir, peut-être en auraient-elles écarté certains. Peut-être en auraient-elles ajouté d'autres. Le droit de sortir seules, par exemple, chaque fois qu'elles le voulaient; le droit de redevenir les belles jeunes femmes qu'elles avaient été; le droit d'être aimées; le droit, quoi qu'il arrive, de ne pas être chassées du foyer pour être de nouveau internées à l'asile.

La scène qui se déroulait dans les rues d'Athènes et qu'elles voyaient de leurs propres yeux les bouleversait. Quelle importance! Elles ne se trouvaient pas en marge d'un rêve, même télévisuel, mais dans la réalité, au cœur des événements! Elles se tournèrent l'une vers l'autre et échangèrent un sourire radieux: elles n'appartenaient plus à leur passé mais à ce présent commun aux Athéniens, qui tambourinait de manière assourdissante autour d'elles et qui exorcisait le démon de la solitude, de la vieillesse, de la maladie et de la servitude.

Tirésia s'efforça de résister à l'ivresse sonore du présent en se demandant en faveur de quel démon à venir le Malin du passé était exorcisé. Elle pouvait deviner ce que la vie lui avait donné à comprendre: la boucle serait bouclée et l'Histoire suivrait désormais un nouveau cycle. Ce cycle n'aurait peut-être pas la banalité

d'une répétition, il façonnerait son univers avec ses nouveaux avantages et ses nouveaux écueils ; il entretiendrait certains rapports avec le passé mais l'interpréterait à travers son propre prisme. C'était sans fin ; rien ne laisse jamais une place entièrement vide, sauf peut-être la mort.

Elle abandonna ses pensées mélancoliques pour se concentrer sur le présent exaltant qu'elle était en train de vivre. Que son bruit assourdissant chasse donc pour l'heure sa morne sagesse.

Comme d'un air entendu, elles se levèrent d'un même élan, se redressèrent et se frottèrent le postérieur. Elles étaient frigorifiées d'être restées assises sur un bout de trottoir durant des heures. Elles avaient oublié qu'on était en hiver : le soleil disparaissait si vite à l'horizon !

Dans la première poubelle qu'elles trouvèrent, elles jetèrent le sac en plastique contenant les brochettes d'agneau rongées et les cannettes de bière et de coca vides. Comme une cerise sur le gâteau, le sac bleu trônait désormais sur un monticule de déchets multicolores. Elles s'essuyèrent les mains sur leurs habits et rejoignirent le premier groupe de manifestants que le hasard fit passer devant elles. Intrigués, plusieurs leur jetèrent un regard de travers avant de hausser les épaules d'un air indifférent. À leur connaissance, les casseurs n'arboraient pas des tenues de carnaval et les travestis ne participaient pas d'habitude à de telles manifestations. Tout le monde avait le droit de défiler pour protester. Dieu seul savait ce que ces deux vieilles venaient faire là. Ils décidèrent de les laisser marcher tranquillement à leurs côtés.

La nuit était déjà tombée quand elles se retrouvèrent sur la partie basse de la place, coincées au milieu d'une foule compacte déjà rassemblée. Les projecteurs surpuissants allumés au crépuscule pour dissiper toutes sortes d'ombres, les voix courroucées et les slogans vociférés, tout cela indiquait que la première phase – peut-être

le premier acte – venait de se terminer. Les manifestants semblaient attendre l'acte suivant ; ce sentiment d'incertitude qui plane avant le début tardif d'une représentation théâtrale, pour ne pas dire avant le déchaînement d'une tempête, en était renforcé. Les narines de Tirésia se mirent à frémir : au fond de cette attente, elle flairait l'odeur du sang. Comme en écho, elle entendit Nymphe la supplier de rentrer. Elle était exténuée ; elle avait froid. De plus, la nuit était tombée et elle commençait à avoir peur. Enfin, elle devait prendre ses médicaments.

« Tu as raison. Moi aussi, je suis fourbue. On rentre. Je vais ramasser mes affaires. »

Le feu de paille de leur brève révolte s'éteignait sans gloire. Mais que se figuraient-elles ? se demanda Tirésia. Que celle-ci serait éternelle ?

Elles devaient rentrer à pied : il n'y avait pas d'autres moyens de circuler. La fatigue et l'inquiétude de l'attente les avaient rendues nostalgiques de leur foyer. C'est alors qu'elles comprirent qu'elles ne se souvenaient plus de leur adresse. Leur appartement avait quitté sa place habituelle : peut-être avait-il voulu les punir de l'avoir oublié pour de bon pendant aussi longtemps. Comme une plume de pigeon, il tourbillonnerait dans l'air et finirait par se prendre dans les filets de l'immense toile d'araignée qu'était l'Athènes moderne. « Dans les toiles d'Athènes la tisserande, dans l'âme immortelle de la ville », s'apprêta à dire Tirésia, mais la fatigue ne lui permit pas de continuer à s'exprimer avec autant d'ardeur poétique.

Elles ne savaient pas où rentrer, pourtant elles étaient obligées de le faire. Tirésia tressaillit. Balthazar avait sans doute souffert du déplacement de l'appartement : les chats ne goûtent guère les voyages.